

A l'occasion du 50^e anniversaire de la mort de Robert Schuman, Herman Van Rompuy, président du Conseil européen, appelle à poursuivre la construction d'une Europe basée sur la solidarité et la responsabilité

Robert Schuman, « Grand d'Europe »

O faites que jamais ne revienne
Le temps du sang et de la haine
Car il y a des gens que j'aime
À Göttingen, à Göttingen

Barbara

Aujourd'hui, 4 septembre 2013, je tiens par la présente tribune, écrite pour un journal qui m'est cher, à rendre un vibrant hommage au père de l'Europe moderne, Europe qui s'est appelée « Communauté » et qui porte aujourd'hui le nom d'« Union ». Robert Schuman nous a quittés il y a exactement cinquante ans et son exemple (le mot n'est pas trop fort), sa pensée et son action sont pour moi une constante source d'inspiration.

L'homme qui a fait entrer, le 9 mai 1950, l'Europe contemporaine dans l'histoire n'était ni seul ni le seul. D'autres Grands d'Europe ont balisé le chemin ou l'ont poursuivi : Aristide Briand et Gustav Stresemann (qui ont reçu le prix Nobel de la paix en 1926), puis Winston Churchill, Charles de Gaulle, Konrad Adenauer, Alcide De Gasperi et Paul-Henri Spaak ; sans oublier le « mentor » du projet européen que fut Jean Monnet, ni la « chevillotte ouvrière » aux côtés de Robert Schuman, son directeur de cabinet Bernard Clappier. Hommes venus d'horizons différents, de convictions politiques, philosophiques et religieuses diverses, mais qui ont en commun d'avoir inscrit l'Europe et le projet européen dans l'histoire. Ils ont tracé le chemin d'une Europe forte de ses valeurs dans l'immanence de sa réalité et d'une Europe amenée à se dépasser dans la transcendence du « plus » qui vit en chaque citoyen européen. Plus est en vous, « Plus est en vous », comme nous le rappelle la belle devise de la famille van Gruthuise à Bruges.

La pensée et l'action de ces Grands d'Europe sont aujourd'hui inconnues ou, pire encore, ignorées. C'est donc aussi envers eux que je veux témoigner toute ma reconnaissance au travers de cette tribune consacrée à Robert Schuman. Oui, Robert Schuman, homme simple, modeste, calme, honnête et droit, de tempérament égal, ayant de la répartie et de l'humour. Robert Schuman qui détestait la démagogie et était « imperméable aux modes intellectuelles ». Cet homme qui ne faisait pas « d'effets de manche » avait pour qualités reconnues « la clarté, la précision et la manière réfléchie de présenter ses arguments » (repris de l'excellent ouvrage de François Roth: *Robert Schuman, du Lorrain des frontières au père de l'Europe*, Fayard, 2008).

Il aurait pu dire « je suis ma conscience », du verbe suivre et du verbe être. Il était au service du bien commun et n'exerçait pas le pouvoir à des fins personnelles. Homme d'État, il pensait, comme Churchill, aux générations prochaines plutôt qu'aux prochaines élections.

À l'instar de John Fitzgerald Kennedy lors de son allocution d'investiture en 1961, il aurait pu déclarer : « With a good conscience our only sure reward, with history the final judge of our deeds, let us go forth to lead the land we love, asking His



Robert Schuman, homme politique français, père de l'Europe moderne.

blessing and His help, but knowing that here on earth God's work must truly be our own. » Chrétien, spirituellement et socialement catholique, il avait, lui aussi, ses ressources par de fréquentes retraites dans des monastères. En bref, Robert Schuman exerçait, ce qui est plus rare qu'on ne le croit généralement, un vrai pouvoir. Car, comme l'écrit Hannah Arendt, « le pouvoir n'est exercé que là où l'acte et la parole n'empruntent pas des votes séparés, là où les mots ne sont pas vides de sens et les actes emprunts de violence ».

Robert Schuman était un homme d'ouverture, un homme des frontières qui se reconstruit. Il avait compris le rôle moteur du couple franco-allemand au service de la construction européenne. Un rôle d'autant mieux rempli qu'il ne s'avère pas trop dominant et qu'il ménage les sensibilités des « autres » partenaires. C'était vrai il y a soixante ans. Cela reste vrai aujourd'hui.

Homme d'ouverture et des frontières, il considérait qu'aimer l'Europe ne signifie pas négliger son pays, sa région, son village. Car tout homme a besoin d'être « reconnu » : connu et reconnu. Pour exister, et pas seulement pour être. Et cette reconnaissance passe par des repères, des balises. Repères qu'il se donne et que les autres lui reconnaissent. Repères faits de liens sociaux et familiaux, mais aussi de liens historiques et géographiques. L'homme fait partie de l'humanité, il vient de quelque part et il existe, en tant qu'homme, quelque part. Nier son appartenance villageoise et culturelle, c'est donc aussi le nier lui-même qu'homme. Être un Européen sans attaches n'a aucun sens. Et ne pourrait provoquer qu'un sentiment de peur et de répl, découlant d'une perte de repères. Robert Schuman l'avait bien compris. Il était d'Évrange, de Lorraine, de France et d'Europe, Pas « ou » mais « et ». Car les identités ne s'annulent pas. Au contraire, elles s'enrichissent les unes

les autres et on ne perd pas une identité en acquérant une autre.

Identité européenne, car Robert Schuman a fait de l'Europe l'œuvre de sa vie. Son projet, son souhait, c'était l'Europe. Dans sa déclaration de quelques mois antérieure à sa déclaration du 9 mai 1950, il disait déjà clairement que « la confiance entre peuples ne s'improvise ni ne s'impose (...). Nous ne pourrions y parvenir que par une coopération dans un cadre plus large où nous serons plusieurs à faire preuve de bonne volonté. Ce cadre, c'est l'Europe. » Déclaration qui n'a pas pris une ride. Car, en effet, l'Europe est une idée généreuse. Elle est la mise en action du pardon, de la réconciliation. « L'Europe naîtra des réalliances concrètes qui créeront d'abord une solidarité de fait », écrivait-il encore à Adenauer. Et dans son livre *Pour l'Europe*, paru en 1963, il aura cette analyse : « Tous les grands problèmes qui étreignent les pays sortis de la guerre ont revêtu un caractère mondial et échappent à l'autonomie politique et économique des pays, même les plus puissants. » Si je laisse de côté les mots « sortis de la guerre » qui aujourd'hui datent un peu, je pourrais écrire en ces mêmes termes la crise économique et financière qui nous a frappés ces dernières années.

Oui, l'Europe était « sa grande affaire », sa grande cause. Une Europe basée sur la solidarité et la responsabilité. Sur des valeurs qui mettent « l'homme au centre ». L'homme en tant que personne, cet homme (au sens homme ou femme) qui se présente non comme un individu purement autonome mais comme un individu dans un rapport de solidarité, un individu doté de droits et de devoirs ; en bref, l'homme qui se sait interpellé par le visage de l'autre... L'autre et donc, forcément, la diversité. C'est elle, la diversité, qui constitue la richesse historique européenne. Et c'est l'universalité qui constitue

notre message politique. L'universalité, pas l'universalisme. L'universalité d'une parole adressée à tout homme. Au contraire de l'universalisme qui considère la réalité comme un tout unique. L'Europe qui était pour Schuman, et qui est toujours pour nous, un projet en perpétuel devenir. Car l'Europe telle que nous la connaissons aujourd'hui est le résultat d'un double mouvement d'unification et d'éclatement. Et la tension fait partie intégrante de notre héritage. Une tension non destructrice mais, au contraire, vitale. Car elle nous empêche de tomber dans une forme de léthargie politiquement mortelle. Une tension qui nous oblige à constamment « recadrer » le projet européen. Non pas à le changer. Mais à l'enrichir par l'expérience acquise en restant fidèle aux objectifs de départ. « Notre identité n'est pas donnée mais à construire, en reprenant ce que nous avons eu de meilleur mais d'inaccompli », écrit Michel Blain dans son très fouillé *Deux mythes qui ont fondé l'Europe* (L'Harmattan, 2007).

Cette identité européenne, d'après le cinéaste Wim Wenders, n'existera pas réellement tant que nous ne parviendrons pas à donner à voir nos propres mythes, nos mythes fondateurs, qui sont, d'abord, des mythes littéraires qu'il nous faudra retrouver et relire demain. Des mythes que portent *l'Iliade* et *l'Odyssée*, *l'Énéide*, *La Chanson de Roland*, la quête du Graal, *La Divine Comédie*, *Don Quichotte*, *Faust* ou encore Monsieur K., l'étranger absolu. Ils ont forgé ce mythe d'Europe, cette quête d'Europe que nous poursuivons politiquement. Or, et nous l'oublions trop souvent, ce message-là aussi fait partie du message que nous a transmis Robert Schuman, grand lecteur et dévoreur de livres. La grande aventure du récit romanesque est une composante marquante et tout à fait spécifique de la quête spirituelle de l'Europe. Une quête nourrie par une histoire tumultueuse, souvent dramatique, parfois horrible, mais toujours fondatrice. Une histoire qui situe la naissance symbolique de l'Europe en l'an 800, année du sacre de Charlemagne comme empereur de la chrétienté (*rex pater Europæ*), d'une Europe esquissée d'un ensemble, nous dit Blain, « dont la France et l'Allemagne, issues du partage carolingien, deviendront au XX^e siècle des inspirateurs particulièrement actifs, et dont le cœur et le cerveau sont aujourd'hui à Bruxelles, Strasbourg et Luxembourg, dans l'ancien pays franc ».

C'est à retrouver ce projet inspiré par Robert Schuman que je voudrais, ce jour, inciter tous les lecteurs de *La Croix* et au-delà. Pour nous « retrouver » dans notre Union, non pas « un » mais « unis », non pas « unifiés » mais « ensemble ». Et pour poursuivre la création « d'un espace culturel, spirituel et politique où les nations échangeaient (...) des valeurs qu'elles ont en commun ». Merci au philosophe juif allemand Edmund Husserl d'avoir, en 1935, trouvé les mots justes pour exprimer ce vers quoi nous devons tendre. Pour l'Europe et donc pour nous-mêmes.